

Harold Cobert, *Lignes brisées*  
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015

(Pages cornées.)

J'attends. Je suis devant chez tes parents. J'ai le teint cendreau, je flotte dans les résidus cotonneux d'une de ces cuites dont je suis coutumier. Nous sommes dimanche, je me suis couché avec l'aube. Je suis venu à pied. Un crachin d'automne embue les rues.

Je t'ai quittée depuis trois semaines, après trois mois passés ensemble. «Je te quitte»: trois mots, tout se ferme et s'effondre. «Je t'aime»: trois mots, tout s'ouvre et se bâtit. Trois mois, trois semaines, trois mots, puis s'en va.

J'ai seize ans, toi quinze. Je suis en 1<sup>er</sup> S, toi en seconde. Tous les deux à Saint-Joseph de Tivoli, chez les Jésuites. Nous ne sommes que des adolescents, pourtant le drame qui se joue sous des apparences de vaudeville va me pourrir la vie jusqu'à aujourd'hui.

Ta mère m'a téléphoné la veille pour me proposer de passer prendre un café. Tu n'es pas là, tu déjeunes chez ta grand-mère Hélène. J'ignore si tu es au courant de ma venue, mais je devine quel sera, en creux, le sujet de la conversation. Malgré ma dégaine du parfait branleur, avec mes cheveux longs, mon perfecto, ma moto et mon casque argent, on s'entend bien, ta mère et moi. Il est donc possible que tu ne saches rien du complot qu'elle orchestre.

J'attends. Arriver en avance pourrait sembler un signe d'empressement. Je regarde cette porte rouge brun à laquelle j'ai sonné tant de fois, le cœur battant, essoufflé de n'avoir presque pas respiré en venant te rejoindre.

Il est l'heure. J'appuie sur la sonnette. Je mets un point d'honneur à être toujours ponctuel, puisque c'est la politesse des rois. Sauf que je suis le roi des cons, et que je ne le sais pas encore.

Thalys, Paris-Bruxelles.

**G**ABRIEL INTERROMPIT SA LECTURE. Son portable venait de vibrer dans la poche intérieure de sa veste. Il corna la page de son roman, attrapa son téléphone et scruta l'écran noir, hésitant à l'activer. Lui avait-elle déjà laissé un message pour l'avertir qu'elle avait un empêchement? Il était trop tôt pour un imprévu ou une énième «réunion de dernière minute». Elle lui avait dit qu'elle viendrait. Elle le lui avait promis.

Gabriel regarda par la vitre. Le paysage semblait traverser son reflet. De profonds cernes creusaient son visage. Il avait dormi d'un sommeil morcelé, errant dans une demi-conscience où l'on ne sait si on rêve ou si on est en proie à des images décousues surgies de son imagination. Il sentait ses traits tirés. Combien de fois avait-elle décommandé moins d'une heure avant leur rencontre, alors même qu'elle s'était engagée à venir? Pourquoi les choses seraient-elles différentes aujourd'hui?

Il fixa de nouveau son téléphone. La fatigue avait dénudé ses nerfs. Des reflux d'adrénaline fourmillaient sous son épiderme, un courant d'air froid remontant par saccades de son ventre à sa gorge. En contre-plongée, son image dans l'écran en veille lui renvoyait sans ménagement son insomnie et ses trente-huit ans. Des années de nuits blanches noircies à la nicotine avaient asséché son visage pour céder la place à une physionomie anguleuse. Que restait-il du jeune homme de seize ans un peu joufflu qui marchait avec elle les soirs d'été, sur la promenade de la Grande Plage de Biarritz, le cœur noué de ne pas oser l'embrasser? Qu'avaient-ils désormais en commun, tous les deux, à l'exception des quelques souvenirs d'une vie qui n'était plus la leur?

Gabriel activa son portable. Il fronça les sourcils puis se détendit et sourit de ses idées sombres. Ce n'était rien. Juste son opérateur l'avertissant de son passage en Belgique.

Oui, elle allait venir. Elle le lui avait promis.

Bruxelles.

**S**ALOMÉ SORTIT DE LA DOUCHE. Elle s'enroula dans une serviette et s'approcha du miroir. En ouvrant sa trousse de maquillage, elle ne put s'empêcher de sourire. Combien de fois lui avait-il dit, des années auparavant, qu'elle n'en avait pas besoin, qu'elle était plus belle sans rien ? Son sourire se fêla. Elle n'était plus celle qu'il avait aimée.

Elle se maquilla peu, juste de quoi mettre en valeur ses yeux verts et atténuer les rares griffures laissées par les années sur sa peau. Son visage portait à peine les marques des épreuves qu'elle avait traversées, désormais lointaines et étrangères, souvenirs flous d'une vie antérieure. Au contraire, le temps les avait érodées comme les aspérités des roches sans âge.

Elle dénoua la serviette et s'observa dans le miroir. De face, de trois-quarts, de profil. Pour un œil novice, son corps revêtait des allures d'adolescente. Mais au crible de son regard, rien ne trouvait grâce. Les quelques vergetures sur le haut des cuisses, le léger fléchissement de l'arc des fesses, l'ombre d'une pliure sur le ventre, rien n'échappait à son examen minutieux. Glissant le long de son reflet, ses yeux se fixèrent brièvement sur la balance glissée sous le placard de la salle de bains.

Elle réunit ses cheveux en un chignon serré. Sa coiffure d'antan, celle de l'autre qu'elle avait été et qu'il aimait tant. Elle rejoignit ensuite sa chambre pour s'habiller, marchant sans s'en apercevoir sur la pointe des pieds, telle la jeune fille de quinze ans qui flânait avec lui sur la promenade de la Grande Plage de Biarritz les soirs d'été.

(Pages cornées.)

Ta mère m'invite à entrer. Nous traversons l'étroit couloir où flotte une odeur d'encaustique, de lessive et de tissus anciens - dès que je pense à toi, ce parfum me saisit et me ramène à ce jour-là.

Nous prenons place dans les canapés du salon. Aux détours de la conversation, ta mère me laisse entendre combien je te manque, que je pourrais peut-être revoir ma position et revenir sur ma décision. En bon jésuite, malgré les brumes de mes excès nocturnes, j'élude adroitement le sujet en nous resservant du café, en reprenant du sucre. Ta mère a beau insinuer que tu ignores tout de sa démarche, je peine à la croire. Tout juste un quart d'heure après mon arrivée, tu rentres de ton déjeuner, ton éternel foulard de soie blanc autour du cou.

Avec la grâce d'une ballerine sortant de scène, ta mère s'éclipse, confortant un instant mes soupçons de conjuration féminine. Mais face à ta stupeur, je comprends que tu n'étais en rien au courant des manœuvres maternelles. Les lèvres peuvent sourire sans émotion, surtout les tiennes; les yeux, jamais.

- Ça va? me demandes-tu avec un souffle de voix, comme si tu venais de courir un cent mètres.

Nous restons quelques secondes l'un en face de l'autre. Derrière l'étonnement de ton visage, une pointe d'anxiété se lit dans les légers plis de ton front. Tu gardes les bras croisés sous ta poitrine, ton regard luttant pour ne pas fuir au sol ou se perdre le long du mur.

Je me penche vers toi, t'embrasse sur les joues, ma main posée sur ton épaule. Cette attitude amicale fige le sourire de tes yeux et de ta bouche en ce masque impeccable que je vais tenter de fissurer pendant des années.

Nous nous asseyons. Tu m'offres une cigarette, je te sers du café. Les volutes de fumées réchauffent momentanément l'espace qui, désormais, nous sépare.

- Je suis désolée, me dis-tu en désignant ta mère d'un mouvement de tête en direction de la cuisine. Si j'avais su, je ne l'aurais pas laissé faire.

- Elle s'inquiète pour toi, c'est tout.

Je repose ma tasse après avoir bu une gorgée.

- Tu vas à Biarritz pour les vacances de la Toussaint?

Tu hoches la tête. Biarritz, là où tout commence et où tout s'achève entre.

- Et toi? me demandes-tu.

- Pas avant cet été. Si j'y vais d'ailleurs.

- Tu n'iras pas avec ton père cette année?

- Je crois qu'il veut louer au Cap Ferret. Pour changer.

- Je comprends.

Nous écrasons nos cigarettes. Le silence devient compact, presque solide. Je me lève.

- Tu me quittes déjà?

- J'ai un devoir de maths à finir pour demain.

Tu te lèves à ton tour et me raccompagnes jusqu'à la porte d'entrée. Ta mère sort de la cuisine pour me dire au-revoir. Je lui fais la bise. Nous faisons de même.

- Embrasse tout le monde pour moi, me dis-tu, retranchée derrière ton sourire de cire.

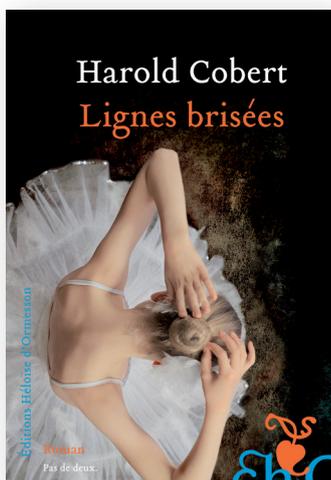
J'acquiesce avant de traverser le couloir, sans me retourner.

Dehors, je contemple le ciel d'automne. Il est si bas qu'il caresse les tuiles des toits. Une bruine anglaise, très fine, tombe sans bruit.

Je remonte le col de mon perfecto et pars faire mon devoir de maths chez ma nouvelle petite amie.

Mon pas est alerte. Je me veux aérien, débarrassé d'un poids. Malgré la pluie, il y a du soleil dans ma tête. Pourtant, une sensation de verre brisé me déchire l'estomac et la gorge. Je mets cette impression sur le compte des bourrasques de vent qui s'engouffrent en tourbillons désordonnés dans les rues.

Une nouvelle vie commence. Une vie dont le cauchemar va durer un peu plus de vingt ans.



Harold Cobert, *Lignes brisées*  
Roman

128 pages | 15 € | ISBN 978-2-35087-308-4

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)